

Nelly Gentils

Abandonnée à l'Assistance publique



Éditions Alpha Delta

Nelly Gentils

Abandonnée à l'Assistance publique

Éditions Alpha Delta
2025

Une enfance, une vie

Née en 1941, Nelly Gentils a connu une enfance marquée par l'abandon et les épreuves, qui ont nourri en elle une profonde quête d'identité. Longtemps en recherche de ses origines, elle a transformé ce cheminement intime en une force créatrice, trouvant dans l'écriture un moyen d'exprimer, de comprendre et de transmettre.

Aujourd'hui installée à Ferney-Voltaire, à la frontière suisse, elle vit à proximité de ses quatre enfants et de ses petits-enfants. Sa trajectoire personnelle illustre une résilience rare : de l'enfant stigmatisée à la femme debout, elle a su faire de son histoire singulière un témoignage universel.

Écrivaine par nécessité intérieure, Nelly Gentils incarne la puissance de la mémoire et des mots, capables de transformer la douleur en espoir et de relier les générations.

Les Éditions Alpha Delta

Première partie : Assistance publique

Pour soulager mon cœur

Depuis longtemps, j'éprouve l'envie de venir soulager mon cœur en relatant ma vie. Cette vie qui me semblait déjà trop longue à trente-cinq ans. Aujourd'hui, dimanche 20 novembre 1976, je ne sais pourquoi, je sens le moment venu de reconstituer les éléments du puzzle qui représentent mes peines, mes joies, mes espoirs.

Pitauts et pitaudes

À mon époque, les gens ne critiquaient pas les auteurs d'abandon, nos parents ignobles, mais seulement les victimes, leurs enfants. Depuis notre plus petite enfance nous étions traités de bâtards, de *pitauts* pour les garçons, de *pitaudes* pour les filles, surnoms donnés aux enfants abandonnés à l'Assistance publique.

Pourquoi tant de méchanceté? N'avions-nous pas assez de notre lourd fardeau, qui ne nous faisait connaître que la nuit et rarement le soleil. Pourquoi étions-nous obligés, dès l'âge de huit ans, de faire des tâches d'adultes alors que tous les mois le salaire était attribué à notre nourrice. Pourquoi étions-nous obligés de porter les mêmes vêtements hideux fournis par l'Assistance publique, qui nous différenciaient des autres enfants et nous valaient des

tas de moqueries. Pourquoi étions-nous obligés de porter ce fameux collier en perles d'os et sa médaille, avec d'un côté notre numéro de matricule (le 257690) et de l'autre la lettre A, qui voulait dire « Abandonné » ?

Cela a empoisonné toute ma vie. Plus tard, pourquoi mon mari m'a-t-il dit : « Je t'ai prise sur le trottoir » alors qu'après notre mariage, c'est moi qui ai tout acheté avec l'argent de mon travail d'adolescente, que mes patrons avaient été obligés de placer en partie sur un compte, comme l'exigeait l'Assistance publique.

Aujourd'hui encore, je sais que nous autres, enfants de l'Assistance, faisons partie d'un monde à part. Nous ne sommes pas compris et nous ne le serons jamais. Les gens nous fuient. On nous dit d'oublier le passé. C'est ce que nous demandons haut et fort. Essayez de nous aider en nous offrant une deuxième naissance. Parlez-nous de l'avenir avec un grand « A » comme dans Amour. Alors nous serons comme tout le monde.

Savoir est vraiment le mot-clé. Il a beaucoup de mal à trouver sa serrure. Existe-t-elle au moins?

Je n'avais que bonté en moi et je pardonnais toujours, en me disant qu'un jour ou l'autre j'apprendrais la définition du mot bonheur. Sans rancune. Je suis simplement née sous une mauvaise étoile, c'est tout.

Nelly



En 1976, à trente-cinq ans, je me retourne enfin sur mon passé.

Depuis longtemps j'éproue l'envie de venir bouleverser mon cœur en saluant ma vie. Cette vie qui me semblait déjà trop longue à trente cinq ans. Aujourd'hui dimanche vingt novembre 1976, je ne sais pourquoi, je suis le moment venu de reconstituer les éléments du puzzle qui représentent mes peines, mes joies, mes espoirs.

Mon enfance

Il était un matin, quel âge avais-je ? Peut être trois ans quatre ans, pas plus. Mais c'est à partir de ce jour là qu'un deuil me faisait découvrir petit à petit que d'étranges choses se passaient entre mon entourage et moi. J'entendis s'élever la voix maternelle que j'occupais, jusqu'à ce jour, être celle de ma vraie mère; dire :

« - vite, le collier, voilà le Directeur »

À peine le collier passé à mon cou qu'un homme franchit le seuil de la maison. Celui-ci me laissa moins indifférente que l'objet enfili précipitamment - Je le trouvais, il faut le dire, assez joli, il était composé de petites perles couleur ivoire, et d'une médaille en métal jaune. Je sus par la suite que les perles de ce bijou étaient en os, que la médaille était gravée d'un "A" et que cette curieuse parure jouait un rôle important qui devait bouleverser ma vie.



Ma mère dans les années quarante.



Le fameux collier en perles d'os de l'Assistance publique, avec sa médaille portant la lettre A (abandonnée) et mon numéro matricule: 257690. À porter impérativement jusqu'à l'âge de six ans.

Nous devons porter en permanence le collier de l'Assistance publique. En cas de perte ou de rupture, un procès-verbal était établi et figurait dans notre livret. Je n'ai jamais perdu le mien mais je l'ai parfois enlevé pour quelques heures, à l'insu de tous et au mépris de la règle.

Mon enfance

C'était un matin, quel âge avais-je? Peut-être trois ou quatre ans, pas plus, mais c'est ce jour-là qu'un déclic me fit découvrir petit à petit que d'étranges choses se passaient entre mon entourage et moi. J'entendis s'élever la voix maternelle que je croyais jusqu'à ce jour être celle de ma vraie mère, dire :

- Vite, le collier, voilà le Directeur.

Ce collier, je le trouvais ravissant. Il était composé de petites perles d'os et d'une médaille en métal jaune, gravée d'un «A». Cette curieuse parure allait jouer un rôle si important qu'il bouleverserait ma vie.

À peine l'avais-je replacé sur mon cou que l'homme franchit le seuil. À la suite de cette visite, les questions défilèrent dans ma petite

tête mais surtout restèrent sans réponse. Les jours passèrent et j'atteignis l'âge d'aller à l'école. Pour cela, je devais passer une visite médicale. À ce propos, je fus marquée par un mot affectueux de celle que je croyais être ma mère : « Ma petite poule ». Je me sentis déborder de joie, ce mot resta gravé dans ma mémoire car c'était nouveau pour moi, l'affection était rare chez elle.

Et voilà, c'était la rentrée ! J'avais six ans. J'étais une grande fille. Le maître fit la distribution des livres : cahiers, crayons etc. Quelle ne fut pas ma surprise quand je le vis s'approcher de moi et me dire : « Comme tu fais partie de l'Assistance publique, les fournitures t'appartiennent ».

Bien que cette phrase me laissât perplexe, j'étais heureuse d'avoir des livres à moi, tandis que les autres ne les auraient que provisoirement. Pour rentrer de l'école, je suivais les grands en traversant un champ qu'on appelait « le champ rouge » à cause de sa terre en argile. Il était tout en pente et parfois nous le dévalions sans pouvoir nous arrêter.

Quand il faisait mauvais temps, cela nous valait de grandes fessées car nos sabots de bois étaient couverts de terre. Je me souviens même que nous avions peine à marcher tant la couche était épaisse. Qu'importe, nous n'avions pas, ainsi, à faire le détour par la grande route.

À peine arrivée, je m'empressai de poser la question à ma mère: « Qu'est-ce que ça veut dire, l'Assistance publique? » C'est là qu'elle m'apprit que je n'avais pas de parents, que j'avais été abandonnée à un an et mise en nourrice chez elle. Elle me dit aussi que nous étions plusieurs, dans la voiture qui nous avait amenés ici et que, le jour où nous sommes arrivés dans ce petit village de campagne, les femmes se chamaillaient pour me prendre car j'étais, paraît-il, la plus mignonne – toute modestie mise à part.

Je venais de recevoir un coup terrible au cœur. Toute petite que j'étais, j'avais déjà ma fierté et j'attendis d'être seule dans mon lit pour laisser éclater ma peine, et je sanglotai. À la suite de cela tout a changé. Je me sentais inférieure à Guy, Michel et Nicole, les propres enfants

de ma mère nourricière. Je compris dans ma tête les petites différences qui existaient entre eux et moi. Par exemple, le matin à dix heures, ils mangeaient gâteaux et fruits alors que moi, j'avais pain et fromage.

Des bleus sur les bras

Je ne passais jamais devant Guy sans que celui-ci me donne des coups de poing. J'accusais les coups sans me plaindre. Je savais qu'il avait soi-disant toujours raison. Pourtant, leur père se permettait de dire gentiment : « Mais laisse-la donc tranquille, cette pauvre gamine. Elle ne te demande rien. Elle a les bras recouverts de bleus », mais le pauvre n'avait pas la loi à la maison. Comme on dit : « C'est elle qui portait le pantalon », lui n'était que « la cinquième roue du carrosse ». Je n'étais pas au bout de mes peines et j'allais de surprise en surprise.

Je m'aperçus que nous étions plusieurs petites filles habillées de la même façon. Je dois préciser que les vêtements étaient bien laids à côté des autres. D'ailleurs, ces vêtements nous valaient de nombreuses remarques désobli-

geantes, comme par exemple : «Tiens, ça c'est une pitaude», surnom donné aux filles faisant partie de l'Assistance publique (pitauds pour les garçons). Quand nous mettions une robe ou une blouse neuve, on nous disait : «Ah ! tu as reçu ton baluchon !!!».

Si ce mot, baluchon, me faisait pleurer, aujourd'hui il me fait rire. Par contre, il n'en est pas de même pour pitaude. Maintenant encore il n'est pas effacé de ma mémoire.

Ma vie continua son cours. Je maudissais les jeudis et les dimanches mais principalement les jeudis car non seulement je n'avais pas le droit d'aller jouer avec mes camarades mais je devais travailler d'une façon un peu exagérée pour mon âge, une dizaine d'années seulement. J'occupais mes après-midis à tourner, avec une spatule, des gamelles entières de crème pour faire du beurre.

Je détestais les vacances, j'appréhendais les mois de juillet et août car pendant ces deux mois, chaque jour je devais cueillir des orties avec une chaussette usée qui me protégeait

fort peu. Ensuite, je devais les hacher très finement. Elles étaient destinées à préparer la nourriture des dindonneaux bientôt adultes. Certains avaient de petites boules rouges sous le cou et en mouraient. Les orties étaient une sorte de médicament qu'il fallait ajouter à leur pâtée. Quand j'entendais ma mère dire qu'un dindon venait de mourir, je ne pouvais m'empêcher de penser : « Chic, un bec de moins à nourrir. Un peu moins d'orties à cueillir ».

Évidemment, je faisais tout ça sans broncher. Il fallait aussi faire le ménage, reprendre les chaussettes qui étaient plus dures que du carton. Ce n'était pas toujours bien fait. Je pense qu'à mon âge, j'étais pardonnable mais cela n'empêchait pas ma mère de me réprimander : « Ah regarde-moi ça : cette vieille saleté, quand elle n'a pas envie de bien faire, c'est comme quand elle en a envie ».

Quelquefois aussi il m'arrivait de casser un peu de vaisselle, je recevais une paire de gifles et je m'entendais dire : « Fous-moi le camp d'ici, tu n'es bonne à rien ». En moi-même, je me disais : « Tant pis pour les gifles mais je ne fini-

rai pas la vaisselle non plus». Je participais également à la cuisine, ce qui était très pénible.

Nelly Gentils

Abandonnée à l'Assistance publique

Abandonnée à un an, affublée d'un collier en perles d'os, Nelly grandit entre gifles et silence. Traitée de « pitaude », elle enchaîne pension, fermes impitoyables et plus tard, un mari violent.

Pourtant, derrière les bleus, brûle un désir : comprendre d'où elle vient et qui elle est. Des dossiers de l'Assistance publique aux cimetières des Ardennes, sa quête fissure les non-dits, exhume une fratrie cachée, un secret de guerre.



Ce livre est l'histoire vraie d'une enfant rejetée qui refuse de plier et transforme la douleur en espoir. Récit poignant où Nelly Gentils réécrit l'enfance, interroge la filiation et célèbre sa propre renaissance. Ouvrez les pages de ce livre-catharsis : vous n'oublierez plus Nelly.



Découvrez notre
nouvelle collection.

www.editions-alpha-delta.com

12€



9

782959

509759